



COLLOQUE DE CERISY-LA-SALLE

Éducation et longue durée

Presses
universitaires
de Caen

ORIENTATION – OCCIDENTATION

De l'espace éducatif sacré à l'espace éducatif profane

Il s'agit d'un propos en deux aspects. Il a trait aux modalités de la transmission des savoirs essentiels, avant l'alphabétisation de masse, avec des effets de rémanence jusqu'à aujourd'hui.

Le premier aspect relève des supports de cette transmission. Il y a eu, en Occident, un temps où la connaissance (comme expression de valeurs primordiales) se transmettait, quasi exclusivement, par des jeux d'espace. Essentiellement par le son et par le décor pour un plan d'études médiéval (grégorien-cathédral), plus connu pour sa dimension plastique que sonore. Accessoirement par le décor et les perspectives planes, topiaires ou monumentales, pour un plan moderne (palatial-urbain) dont la valeur éducative s'est estompée.

Fondé lui aussi sur une logique de l'espace, le second aspect relève de la symbolique attachée aux axes à partir desquels de tels plans d'études, éminemment plastiques, ont été conçus. Il se trouve en effet que le premier d'entre eux est établi sur axe orienté, au sens propre (dans la perspective eschatologique, sacrée, du levant) et le second sur un axe dont le sens, la direction, a subi une révolution de cent quatre-vingts degrés (vers l'horizon hygiéniste, profane, du couchant). Examiner l'hypothèse du renversement "copernicien" des conceptions de l'espace matérialisant le savoir fondamental à transmettre, c'est repérer dans la longue durée éducative une rupture explicite entre sacré et profane.

Espace du plan d'études sacré grégorien-cathédral

Je commence par examiner au regard des acquis de l'histoire de l'art chacun des deux domaines complémentaires du plan d'études médiéval. L'un transmis *viva voce* que je désigne donc par le genre musical qui en a assuré la postérité : "grégorien". L'autre transmis par l'image que je rattache au cadre qui l'a perpétué : "cathédral".

L'appellation "chant grégorien" dissimule un vrai dispositif pédagogique. Un mode d'enseignement doté des éléments caractéristiques de tout plan d'études. Des contenus programmés et séquencés, un cycle liturgique annuel distribué en séquences quotidiennes, spécifique au clergé – office canonial des *Heures* – et aux fidèles – *missa solemnis* –, des supports écrits aide-mémoire (bréviaires), des répertoires consignés

à partir des livres romains recopiés toute l'organisation calendaire et journalière de la liturgie (antiphonaires) et de l'ordinaire (sacramentaires), avec une sémiotique propre (neumes), des traditions ou techniques orales favorisant la transmission et l'apprentissage – prières (*orationes*), lectures récitées (*lectiones*), chants des psaumes (*psalmodia*). Autant de techniques prodigieusement dynamisées par la solmisation qui ramène l'ensemble de l'apprentissage du corpus, sa rigoureuse et parfaite mémorisation, de dix longues années semble-t-il à « seulement » deux ou trois ans.

Or ces techniques ne sont rien sans l'espace permettant l'expression et la transmission des savoirs dont elles servent l'incorporation, le « par cœur » du bien savoir au siège prétendu de la mémoire inaltérable que réclame la théologie du salut. Ici, dans une relation directe enseignant (émetteur) / enseigné (récepteur) réunis dans une zone commune délimitée, il y a au cœur de la pédagogie psalmodiée un espace exerçant une fonction analogue à celle que joue la salle de classe pour la pédagogie parlée moderne. Une « salle de classe » où les élèves sont des fidèles à convertir par l'écoute et la contemplation des mystères divins, des fidèles à sauver par la récitation-incorporation d'un programme déroulé au sein de l'espace d'une nef voûtée, en pierre, facteur clé de l'impédance acoustique. Et non seulement un espace de retentissement, d'ailleurs, mais donc aussi un espace d'explication, tout à la fois support acoustique et iconique du programme, par l'image dont l'étalement signifie la portée autant que par le chant dont la circulation assure l'incorporation. Une nef tout à la fois cadre et vecteur de transmission. Là se déroule, savamment programmé et exposé, le plan d'études occidental primordial de la diffusion des savoirs sacrés qui doivent être enseignés et appris hors du cadre de l'écrit et des supports matériels issus de la diffusion du papier, par le bouche à oreille (*viva voce*) et par la vue ou la contemplation de l'image.

D'emblée, il faut aussi remarquer que l'espace pédagogique d'une telle transmission, fondée sur des symboliques favorisant les mémorisations par l'oreille et par l'œil, réduit la totalité de la création à un microcosme délimité par la nef. Un espace qu'il n'est sans doute pas banal de considérer comme « orienté », orientation architectonique dont le sens propre coïncide exactement avec un sens figuré à très forte connotation symbolique. Avec une voûte en guise de ciel, l'axe orienté de la nef est en effet parcouru quotidiennement, d'est en ouest, par un soleil dont le lever est attendu chaque matin comme celui d'un Dernier jour espéré, tandis que la récitation psalmodique des laudes saluant le Créateur et sa Création remplit la totalité de l'espace.

Tout espace de communication génère par ailleurs une géographie sociale¹. Ici, la récitation mettant partout le savoir à portée d'oreille, la géographie de la salle traduit d'avantage la tripartition fonctionnelle de la tradition qu'une quelconque organisation pédagogique. Soit, dans les églises paroissiales, le chœur au clergé, les nefs aux ordres laïques en fonction de l'évolution des rapports hiérarchiques. La montée de la prédication et de la lecture pousse à des configurations mettant en scène ordres et classes.

1. P.-P. Bugnard, *Le Temps des espaces pédagogiques. De la cathédrale orientée à la capitale occidentale*, Nancy, Presses universitaires de Nancy (Questions d'éducation et de formation), 2006.

La ségrégation sociale récupère l'aire sacrée de l'église, avec, dès l'installation de la société d'ordres, une grande nef dont les premiers rangs sont réservés aux familles de l'ordre privilégié, placées en tête du corps social, au plus près du saint des saints toujours réservé au clergé.

Un espace vif donc, conditionnant le déroulement quotidien et annuel (les deux rythmes solaires du cycle sacré) d'un plan d'études organisant la transmission *viva voce* des connaissances dont la mémorisation est facilitée par les prodigieuses techniques didactiques de la psalmodie et de la solmisation grégoriennes. Un corpus éthéré conçu pour circuler dans l'espace pédagogique de la nef, ressassé pour pénétrer le fidèle jusqu'à ce qu'il l'incorpore, qu'il le sache par cœur, afin qu'il devienne à son tour ce temple de la connaissance participant à l'histoire sainte et promis au bonheur éternel. Et dans les sociétés où l'écrit ne joue qu'un rôle de conservatoire hiératique du savoir, chaque mémoire individuelle constitue une bibliothèque formelle, référence unique à la connaissance religieuse, reliant l'ici-bas à l'au-delà, pour toute la durée de l'existence. Mais comme pour la langue arabe des écoles coraniques dans les pays non arabophones, solmisation ou non, la mémorisation ne donne aucune garantie de compréhension du savoir ainsi incorporé, su par cœur. En Occident, la langue du texte psalmodié est en latin, langue sacrée comme le savoir qu'elle exprime, une langue qui n'est déjà plus vernaculaire. Le programme reste donc de toute manière incompris des récitants non initiés, par exemple dans le cadre des liturgies impliquant le commun des fidèles.

Avec un tel plan d'études, encyclopédique et véhiculaire, toutes les conditions d'apprentissage par mémorisation sont réunies. Psalmodié, donc récité et répété, un savoir clos finit par pénétrer chaque croyant, en particulier l'ordinaire de la messe, ressassé chaque semaine, avec, on peut le penser, un taux de « réussite » élevé, la perspective eschatologique faisant office de formidable motivation intrinsèque, dans l'idéal. L'espace de l'église délimité par la nef et sa voûte – réduction du cosmos à un intervalle faisant retentir l'histoire sainte –, par cette récitation, devient lui-même sacré, tout comme le corps qui en apprend par cœur le contenu, sinon le message.

Hypothèse centrale sur le démarrage du plan d'études cathédral, c'est précisément l'interdit grevant le texte qui pousserait au développement d'une plastique expressive, par un essor sans pareil de l'image, pour une intelligence du message évangélique que l'écrit ne permet plus d'atteindre. Le programme grégorien prépare ainsi un socle pédagogique extrêmement résistant : le primat de la récitation, de la circulation de la connaissance, en cycles annuels, en un lieu délimité. *Habitus* résistant de la pédagogie frontale, la croyance en l'opérationnalisation du discours oral dérive-t-elle de ce vieux socle dont le principe de propagation *viva voce* aura survécu à son corpus ? Ici afin de « savoir par cœur » pour être sauvé, là pour satisfaire à la finalité transmissive d'une scolarité profane dont le programme doit être absous, indépendamment de la réussite des apprentissages.

Cela dit, et sans développer, il faut mentionner qu'il y a une autre dimension sonore encore dont la familiarité nous échappe depuis la lente éradication de la culture campanaire, *grosso modo* au XIX^e siècle. Dans la cathédrale-plan d'études en effet, chaque étape du cycle annuel ramenant à un an toute l'histoire de la Création est marquée

d'un son de cloche approprié, d'une scansion du temps sacré de la liturgie. Et l'espace de la cité, envahi des tintements de ses clochers, se double d'un espace symbolique figurant aussi l'histoire primordiale du salut. Cette histoire se raconte ou se lit d'ailleurs dès le clocher ouest, justement, percé d'une rosace figurant le soleil au couchant. Et tandis que l'orientation de tout l'édifice, dont l'axe est ainsi renforcé à l'ouest, indique bien la direction d'où viendra le soleil du Dernier jour, le tympan ouest par où l'on pénètre dans la cathédrale-plan d'études annonce en quelques sculptures naïves l'essentiel d'une théologie complexe, son programme plastique. Ce catéchisme illustré à l'usage du lettré comme de l'illettré énonce en la montrant la finalité du programme grégorien psalmodié à l'intérieur. Les pédagogies du chant et de l'image se complètent en un même espace dont le décor permet à la récitation des testaments dans les langues saintes de ne pas souffrir le sacrilège de la transposition en langue vernaculaire. Échappant à l'entendement commun, la fonction hiératique du langage chanté se renforce tandis que c'est au plan cathédral d'exposer désormais le message biblique à la vue, sinon à la compréhension, des fidèles, à partir du porche (aussi les « sectes », bientôt religions, adeptes de la traduction des testaments, se passeront-elles des images). Au chœur s'achève le pèlerinage, près des reliques du saint enchâssées dans l'autel, face au Christ paré pour la résurrection, et, depuis l'œuvre de Suger à Saint-Denis, sous les grandes verrières irradiant leurs mystères : le pèlerin est passé de la nuit (côté occidental, entrée) au jour (côté oriental), au fond de cette église conçue comme une impasse d'où il faut revenir une fois l'initiation accomplie, le plan d'études parcouru dans toute l'étendue de son espace pédagogique sonore et iconographique.

Un tel programme, réaménagé de siècle en siècle, sans cesse restauré, remanié, on peut penser que seule une minorité, une partie du clergé ou des historiens d'art qui commandent sa conservation en percent vraiment, aujourd'hui encore, les arcanes. Qui, sinon, effectue encore le pèlerinage en pleine connaissance des enseignements que le lieu qu'il permet de toucher, prodigue ? Dans la mesure d'ailleurs où il était réellement accompli, au « temps des cathédrales », en fonction d'une finalité pédagogique.

Toujours est-il que le vaste mouvement d'expansion des images, en Occident, est un trait significatif de la Chrétienté médiévale, en particulier depuis la lettre de Grégoire le Grand (vers 600) accréditant l'idée que les illettrés peuvent comprendre le sens des textes saints grâce aux images. Ainsi, après avoir frôlé le refus iconophobe, surmonté maintes flambées iconoclastes, l'Occident des ^{x^e}-^{xiii^e} siècles se transforme en un univers d'images, sous l'action de myriades de peintres et de sculpteurs jouissant d'une grande faculté d'invention, jusqu'au ^{xvi^e} siècle. Jérôme Baschet rappelle dans la dernière synthèse tentée sur la société du Moyen Âge que la fonction primordiale de l'image médiévale dépasse celle qui lui est attribuée habituellement de « Bible des illettrés » : contempler les images saintes, c'est plus que s'instruire, c'est se remémorer et s'émouvoir, fonction qu'atteste la littérature cléricale tout au long du Moyen Âge. Selon Thomas d'Aquin par exemple, l'image suscite plus de dévotion encore que la parole. Pour la papauté, elle favorise l'adoration par le sentiment d'indignité éprouvée face à Dieu (la *compunctio* chrétienne). Ainsi, l'éclat du décor rend la cathédrale digne

de sa fonction liturgique sans que le contenu, le sens de l'iconographie, tout comme pour le message en latin, ne soit forcément clairement perçu par tous.

Architectes et sculpteurs concourent à satisfaire le besoin d'images en transformant la façade en une « écriture » de théologiens sur un programme plastique : raconter l'histoire du salut combinant enseignements généraux des dogmes et théorie de saints intercesseurs locaux, entre mondes terrestre et céleste, passé et présent. À première vue, une telle configuration semble dominée par l'esthétisme, un souci de symétrie, de hiérarchie.

Or, c'est aussi clairement un souci « d'imprimer dans la mémoire » un enseignement, conclut de son côté Roland Recht². Rechercher des images inhabituelles pour ce qu'il faut mémoriser, les disposer en un certain ordre, les hiérarchiser, leur associer une émotion, faire des répétitions... Le programme plastique d'une église peut remplir une telle fonction mnémotechnique en structurant et en fixant – comme une carte associant l'histoire aux lieux où elle s'est déroulée – l'image d'un univers délimité, dont la chronique est découpée en compartiments spatio-temporels. Un récit organisé en fonction d'une symétrie et d'une hiérarchie évidentes mais complexes, conduisant à une appréhension d'ensemble des messages mémorisables pour l'élite des *litterati*, tandis que le public des *illitterati* peut se concentrer sur le registre de la représentation directe. La mémoire artificielle ne procéderait pas autrement. Mais ici il y a mise en scène de rondes-bosses, de bas-reliefs, de statues, de peintures, de vitraux..., stimulation de la mémoire dans un cadre qui tend à perdre son caractère allégorique et à gagner en force de représentation des réalités liturgiques, à se transformer en récits évangéliques.

On pourrait alors lire la rémanence en quelque sorte « à l'envers » : les effets du plan d'études cathédral s'étant estompés, il ne s'agirait pas de les reconnaître pour mieux s'en distancer, mais plutôt de les retrouver pour en bénéficier et pour apprendre. Que ce soit à des fins de ressourcement religieux ou de compréhension d'un état de la civilisation dont nous avons perdu le sens mais conservé une part des repères plastiques.

Y aurait-il rémanence de l'image ? En fait, simplement, le monde virtuel tant redouté et souvent décrié aujourd'hui comme un facteur de violence a existé bien avant les représentations technologiques modernes. André Chastel³ a montré que le sac de Rome en 1527 était pour partie l'effet d'une propagande par l'image. Par ailleurs, et plus généralement, les représentations iconiques de l'Enfer par exemple, omniprésentes, hyperréalistes, ont sans doute d'avantage contribué à asseoir l'idée de la nécessité d'en reproduire les terrifiants effets dès ici-bas, à partir des bûchers de l'Inquisition ou des peines cruelles de la caroline, jusqu'aux châtiments corporels de l'école, que tout autre forme de propagande.

2. R. Recht, *Le Croire et le Voir. L'art des cathédrales (xii^e-xv^e siècle)*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des histoires), 1999.

3. A. Chastel, *Le Sac de Rome, 1527*, Paris, Gallimard, 1984.

Jusqu'ici, rien de bien extraordinaire. Simplement le constat qu'un espace orienté et résonnant des savoirs les plus nécessaires s'est constitué en véritable plan d'études. Or ce programme pédagogique va subir une transmutation.

De l'espace sacré à l'espace profane

Du plan d'études palatial...

Avec la concurrence des valeurs profanes modernes, l'emprise sur le sacré subit en Occident un renversement majeur de la symbolique monumentale qui fixe le cadre des représentations plastiques de la civilisation. Allons donc peut-être directement au résultat, sans passer par la longue durée des étapes qui jalonnent l'accomplissement de cette lente maturation, tenue d'ailleurs, en toute logique, pour un processus de désacralisation. L'objectif de ne plus réifier l'attente messianique se traduit dans l'expression monumentale, finalement, par un abandon de l'orientation cathédrale au profit d'une « occidentation » palatiale et urbaine, du moins dans les capitales des plus grandes monarchies. Une profanation marquant l'invention d'un espace pédagogique global conçu pour l'inculcation de valeurs politiques et sociales modernes, ségrégatives, avec des implications dans maints domaines de la civilisation, en particulier dans celui de l'histoire de l'éducation. Tel est l'indicateur d'une métathèse spatiale totale de l'espace pédagogique, aisément perceptible, au point d'en faire un constat d'évidence ou alors de la rejeter pour sa simplicité, justement.

Anticipant l'essor du programme urbain classique, les perspectives topiaries et les broderies florales de l'art du jardin transcendent plan basilical et roses gothiques, avec une expérimentation pionnière en Italie à partir des réalisations agencées sous la houlette des plus hauts prélats romains. Ainsi, de la villa du cardinal d'Este au Boboli florentin des Médicis, puis au Luxembourg parisien, par les Médicis justement, jusqu'aux Tuileries de Le Nôtre et à Versailles, les étapes de la désacralisation et donc finalement de l'occidentation palatiale comme élément symbolique d'une nouvelle monumentalité porteuse des valeurs primordiales, succédant au plan cathédral, se lisent sans heurt, tout au long d'une histoire des grands jardins tracée sur deux siècles. On sait à quel point la pédagogie de Versailles, dans l'exposition des valeurs profanes ordonnées par le roi dans ses jardins et son palais, aura été édifiante pour les contemporains de la société d'ordres. Faite pour inculquer les signes visibles enjoignant chacun à se mouler dans sa condition au spectacle de la cosmologie royale, jusqu'au jour où l'opulence étalée et l'assujettissement commandé serviront d'étendard à la revendication d'égalité des conditions.

Pour l'instant, le roi est à l'image du panthéon antique et des perspectives topiaries projetées aux visiteurs : demi-dieu artisan béni du destin de la Nation, unique source d'ordre et de raison, organisateur du chaos, grand ordonnateur de la vie sociale... L'envahissement aristocratique et populaire illustre une indéniable fonction pédagogique même si l'on en sait peu, en réalité, sur la réception des représentations du palais-

jardin cosmique et politique chez tant de visiteurs et leurs cicérones, dans ce grand espace de palais-jardins ouvert au tout-venant des foules curieuses, tour à tour déférentes ou étourdies.

Parallèlement à la conception de Versailles, la nouvelle sociabilité aristocratique s'insère dans le nouvel urbanisme de Paris : places royales bordées de résidences nobles édifiées « toujours plus à l'ouest », Cours la Reine et perspective de Le Nôtre (futurs Champs-Élysées) conçus comme des aires de loisirs où paradedent au couchant les gens de condition en quête de reconnaissance sociale, emprise immobilière nobiliaire autour de tels dispositifs « occidentés »... À ce titre, outre une nouvelle « politesse » obligeant à la discrétion et au respect de l'intimité que l'ancienne bienséance du vivre en commun oblitérait, il y a bien sûr à signaler l'inscription d'une ségrégation sociale domestique. Or ce nouvel art de vivre par classes, à la maison, initié dans les plus hautes sphères sociales avant d'essaimer lentement, se marque aussi dans l'urbanisme moderne naissant. Il commence à marquer la ville, en particulier Paris, siège de la plus grande monarchie d'Europe, par une organisation spatiale reproduisant à l'échelle urbaine les petites ségrégations domestiques de l'hôtel privé. Et justement, cette emprise de la ségrégation sociale sur le plan de la capitale, on remarque qu'elle s'inscrit dans l'espace de la perspective hygiéniste moderne, aire des nouvelles mœurs de loisir de la cour. Elle prend donc bien le contre-pied de la perspective eschatologique de l'orientation et de la circularité symboliques, par une croissance occidentale du pôle bourgeoisie-aristocratie et une relégation des classes défavorisées à l'opposé, en gros à l'est, dans des quartiers de plus en plus délaissés par les notables. Chercher à se retrouver entre soi, au sein de sa propre classe sociale comme en famille, implique que l'urbanisme joue des nouvelles mœurs ségrégationnistes, inhérentes à la sphère sociale, de la même manière que l'hôtel assimile dans son architectonie propre les besoins d'intimité de la sphère privée.

... au plan d'études urbain

Ce sont donc bien de monumentaux aménagements, occidentés par rapport à la ville et au palais, perfectionnés par Le Nôtre dans les années 1660, le Cours la Reine des années 1610 bientôt complété d'un Grand Cours, relié en quinconce à son prototype, formant la longue avenue des Champs-Élysées débouchant au sommet d'une colline sur un vaste rond-point appelé « L'Étoile », qui marquent la genèse d'un immense pôle de loisirs. Pôle de loisirs et bientôt de résidence, ouest, réservé, protégé par autant de grilles, de bastions, de fossés, de surélévations autant que nécessaires pour que puisse parader la « bonne société » en toute sérénité, dans un écrin de jardins et de palais.

Désormais, rompant définitivement avec l'image du creuset social, l'aristocratie se retrouve clairement à part, sur le plan géographique, de ce qui représente de plus en plus l'engeance des classes inférieures, une populace perçue comme « dangereuse », vu l'acuité de la misère urbaine dès la proto-industrialisation. Alors que la ségrégation sociale aurait pu continuer à s'inscrire dans le maillage urbain existant par l'implantation d'îlots de résidence noble au sein de différents quartiers, ainsi que par l'aménagement

de zones (cours, mails...) de haute sociabilité répartis en divers lieux de la périphérie, voilà qu'elle se circonscrit de plus en plus nettement à un pôle ouest éminemment aristocratique et haut bourgeois. La capitale devient bipolaire. Deux monumentalités distinctes, que Maurice Agulhon, le premier, repère comme constituées vers 1850, parachèvent la formation d'un urbanisme dichotomique. Un urbanisme marqué par l'inscription de références symboliques réciproques, au sein d'un prodigieux plan d'études dont la fonction implicite est de préserver les mœurs de classes appelées à se mouler dans des quartiers correspondant à leurs conditions respectives. En conséquence, elle sera aussi de modeler les comportements politiques de chacun des deux camps de l'ère libérale-démocratique.

Ainsi, à condition d'avancer suffisamment dans l'espace-temps, le hiatus que les représentations symboliques modernes forment avec le plan cathédral médiéval devient patent, particulièrement dans les gigantesques aménagements de nouveaux espaces dans l'Ouest parisien. Le grand axe dirigé vers le couchant est réalisé en 1672, les jardins ouverts au public en 1681, à partir du palais des Tuileries, relié au château du Louvre par une galerie permettant de contourner la promiscuité des rues qui viennent littéralement mourir aux ailes du palais, d'échapper à leurs miasmes. Le complexe palatial ouest entraînant l'occidentation urbaine, c'est-à-dire une emprise mobilière de résidence et de loisir aristocratique en direction du couchant, a désormais son prototype. Un immense espace plan, originellement voué aux loisirs de cour, se fait pédagogique en proposant la contemplation d'une direction profane, indiquée à partir du nouveau siège du pouvoir princier. Une direction hygiéniste et ségrégative, opposée à la saleté et au désordre de la ville, prenant à contre-pied l'orientation eschatologique déjà oubliée, confinée au centre du noyau médiéval dans le décor remodelé du vieux plan cathédral. Quant au nouvel axe, moderne, on le pare des attributs édifiants que la culture aristocratique copie désormais de l'Antiquité. Une culture de référence dont les insignes seront progressivement installés pour jalonner de représentations édifiantes la grande voie triomphale de la monarchie. Une perspective qu'achèvera la République, trois siècles plus tard, pour des usages politiques et sociaux toujours régis par les règles d'un formidable plan d'études urbain, enseignant et assignant, transcendant les changements de régime.

Je signalerais simplement que ce principe de l'occidentation palatiale-urbaine, dans sa dimension d'établissement d'un pôle de résidence aristocratique coupant avec la tradition du *melting-pot* social antérieur, démarre en fait à Florence. S'extirpant de l'aire bâtie médiévale centrée sur une église orientée et un palais-château *intra muros*, un nouvel ensemble est édifié, jouxtant le siège primitif du pouvoir, puis un autre encore, donnant sur l'horizon, hors du maillage médiéval, relié à l'ancien complexe par un long corridor protecteur, isolant de la ville le complexe résidentiel de l'élite au pouvoir. Le principe est donc transposé à Paris au Palais Médicis (Luxembourg) en ce qui concerne l'association palais-jardin de loisir (calque du Palais Pitti), puis à l'ensemble Louvre-Tuileries en ce qui concerne la perspective hygiéniste protégée, tournée vers le couchant (les deux parties sont réunies par la petite et la grande galeries contournant comme on l'a dit l'emprise de l'habitat populaire, créant un pôle aristocratique

qui tournera progressivement le dos à la ville). Cet urbanisme monumental, jalonné de repères puisés aux valeurs de référence de l'aristocratie (puis de la bourgeoisie libérale et du prolétariat rouge), force est de considérer qu'il enseigne de véritables comportements urbains et civiques autant qu'il assigne à résidence et à habitat, constituant un plan d'études dont les fonctions éducatives et mimétiques jouent encore.

À Berlin, pour prendre le quasi-calque de Paris, c'est par l'axe ouest *Unter den Linden – Tiergarten* que le château originel est relié à une série de nouveaux palais. À la genèse de la ségrégation sociale-pédagogique est-ouest des capitales européennes, l'occidentation hygiéniste moderne se traduit à Berlin par une grande perspective triomphale reprenant le modèle parisien, reliant les palais royaux de l'ouest, délimitant un espace de résidence et de loisir aristocratique, reléguant les zones d'habitat populaire à l'arrière du dispositif, à l'est, tout comme à Paris ou à Londres. À côté du château primitif des Hohenzollern, l'île des musées rassemble les collections sur l'Antiquité dont les valeurs sont affichées pour édifier à la pérennité de la monarchie : *Bodemuseum* (avec une coupole imitée du Panthéon de Rome), *Pergamonmuseum* (avec la reconstitution grandeur nature de monuments antiques à partir d'éléments archéologiques originaux), *Altes Museum*, tous de style classique. Même l'*Alte Nationalgalerie*, consacrée à l'art allemand, est construite à la manière d'un temple corinthien. Hors des nouvelles fortifications du XVII^e siècle, les *Linden* ont tracé vers l'ouest la voie royale d'une nouvelle capitale, tout au long d'un axe triomphal bordé de quartiers aristocratiques neufs, bientôt mué en voie pédagogique jalonnée d'une statuaire monumentale que Guillaume II destinait à l'édification des masses prolétaires de l'Est dont il a espéré en vain qu'elles traversent la frontière symbolique de la monumentalité impériale. Ces beaux quartiers, on les retrouve au tournant du XX^e siècle comme pôle de résidence des hauts revenus, reléguant, tout comme à Paris, l'habitat populaire à un grand pôle est élargi d'une semi-couronne enveloppante nord-est-sud. La ségrégation sociale berlinoise trouve un paroxysme avec l'essor de l'industrialisation, dès la première moitié du XIX^e siècle. Même les plans de *Mietkaserne* avec appartements diversifiés – confortables sur la rue, modestes sur la cour – comme palliatif à une ségrégation forcée se heurtent aux lois du marché et ne réussissent pas à l'enrayer.

Si l'on revient brièvement à Paris, on peut remarquer que le bicentenaire parachève l'enfilade de monuments commémoratifs « d'importation » (arcs de triomphe du Carrousel et de l'Étoile, obélisque de Louxor) en l'enserrant d'une pyramide et d'une arche qui traduisent la même mise à l'écart des valeurs métropolitaines. Héritière de la monarchie et de l'empire, la République présidentielle récupère les finalités éducatives traditionnelles tout au long du grand axe de son plan d'études urbain, exhibe les représentations de l'Antiquité méditerranéenne, éternelles, hiératiques... Une voie triomphale archétypique des hauts lieux de mémoire métropolitains. Les références utopiques exposées y enseignent l'union sacrée aux jours de célébrations nationales, rassemblent les partis de la République au-delà des clivages en un gigantesque espace pédagogique porté à la dimension de la ville-capitale, cœur de la Nation et de l'Empire colonial. Un espace où les citoyens réifient les représentations politiques au spectacle desquelles ils sont édifiés.

On voit donc les Occidentaux aussi, au cœur des capitales, parader sous des totems exotiques dont les symboles ne sont plus des forces de la nature ou des mystères religieux mais des figures emblématiques de la vie politique : supériorité de la métropole, liberté, monarchie, république, nation... Au sein de plans d'études monumentaux canalisant les attitudes civiques, d'un pôle à l'autre, les citoyens affichent leurs identités, affirment ou dénie leurs patriotismes, célèbrent les victoires et exorcisent les défaites, invoquent la liberté, prennent à témoin la Nation, revendiquent le social...

La ville contemporaine devient un espace pédagogique total pour les citoyens éduqués au spectacle de ses emblèmes, mis à l'épreuve de ses structures sociales. Mais des citoyens sans doute ni plus ni moins éduqués qu'ont pu l'être leurs ancêtres fidèles, confinés aux espaces pédagogiques de la cathédrale. Toujours est-il que les occupants des capitales modernes se font acteurs des enseignements suivis au contact de monumentalités et d'habitats ordonnés par l'espace, apprennent à se mouler dans des territoires aux sociabilités propres, agencées entre pôles ségrégatifs respectifs, est et ouest..., à partir d'une histoire de jardins façonnant palais et villes.

L'espace de l'école par ordres

Autre histoire d'espace, plus familière, liée aux effets du cadre urbain ségrégatif que nous venons de parcourir brièvement : celle de la structuration de l'école en deux systèmes clos, en deux « ordres » scolaires, dès le second XVIII^e siècle, avec la constitution d'établissements réservés, en fonction de l'appartenance sociale des élèves qui les fréquentent. Au XIX^e siècle, achèvent ainsi de se constituer ordre du primaire (avec son personnel éducatif propre, de la petite école à l'École normale supérieure, sa culture des leçons de choses) et ordre du secondaire (avec ses classes préparatoires primaires, fondé sur le latin comme marque de distinction d'une mince élite), réservé aux fils des familles qui ont les moyens de franchir la « barrière » des études longues, donc de l'argent. La ségrégation sociale visible dans l'espace urbain s'étend désormais à celui de l'école, scindée en deux ordres parallèles (primaire, secondaire) et ségrégatifs que la secondarisation de masse dissoudra finalement dans les trois degrés successifs pour tous (école, collège, lycée) de l'école démocratique. Il y a une trace bien visible aujourd'hui encore de cet ancrage sociologique et pédagogique dans l'urbanisme moderne. À Paris, bien que les créations de lycées du début de la Troisième République aient d'abord entamé le vieux monopole de la rive gauche par une floraison d'implantations nouvelles tant à l'est qu'à l'ouest, le souci d'équilibrer l'hégémonie des maisons d'éducation religieuse dans les arrondissements occidentaux a finalement abouti à une géographie générale des lycées parisiens d'excellence que l'on retrouve au tournant du XXI^e siècle. Une carte renvoyant l'image de la ségrégation sociale-pédagogique est / ouest historique avec une bipolarisation *intra-muros* inégale entre les densités d'implantation centre-ouest (Quartier latin, « Beaux quartiers ») et nord-est (quartiers populaires).

Un espace dont la carte renforce aussi les inégalités scolaires que la recherche détecte dès la maternelle, en fonction des socles anthropologiques culturels (familiaux

et sociaux). La géographie bipolaire des établissements parisiens, héritée d'une longue histoire inconsciente, accorde aux seules familles averties et aisées le privilège d'inscrire leurs rejets dans les établissements les plus réputés, ouvrant aux filières nobles qui conduisent, bien plus que le bac, aux meilleures situations par les meilleures hautes écoles, en totale adéquation avec l'idéologie méritocratique française.

Finalement, cette histoire centrée sur quelques-uns des héritages majeurs offerts par l'espace, un tableau contemporain peut en restituer la rémanence : celui du peintre suédois Peter Tillberg⁴, *Seras-tu rentable mon petit ?* (1976). En représentant marquant du courant critique de l'école, Tillberg donne une vision particulièrement saisissante de la relation psychologique maître-élèves induite par l'espace de la classe, récupérant les effets de la profération et de la ségrégation héritées du Temps des espaces pédagogiques : alignement des pupitres, positionnement frontal et isolement des élèves répondent aux exigences de la méthode simultanée autant qu'aux modalités du panoptisme magistral. La garantie de l'achèvement du programme est à ce prix, dans une perspective sélective de promotion / redoublement et de transmission directe, *viva voce*, des savoirs. Est-ce parce qu'ils se sentent soumis à de tels effets que les élèves jettent un regard inquisiteur vers celui qui les regarde, le représentant de l'ordre scolaire, le maître dont la place est occupée par... le spectateur du tableau ! Nous tous qui assistons les yeux grands ouverts aux effets de la longue histoire de l'espace, à travers la représentation de ce que, justement, il a été convenu d'appeler « classe ».

Pierre-Philippe BUGNARD

Université de Fribourg

4. P. Tillberg, *Blir du lönsam lille vän ?*, huile sur toile, 1976, Stockholm, Musée d'art moderne.